

LA PRINCESSE LOINTAINE

Acte I

Scène I

Perso 1 : FRANCOIS (marin), PÈLERIN 1, RUDEL (poète gascon), SQUARCIAFICO (marchand génois)

Perso 2 : BERTRAND (poète provençal), BRUNO (marin), PÈLERIN 2, LE CHEVALIER

Perso 3 : TROPHIME (nonne et marine), SORISMONDE (suivante)

Perso 4 : ÉRASME (médecin), MELISSINDE (princesse de Tripoli)

BRUNO , FRANCOIS

Un... deux... trois... houp !!

FRANCOIS

Encore un camarade

Qui ne nagera pas, Tripoli, dans ta rade !

Adieu, garçon !

BRUNO

Maudite fièvre !

Eh bien, elle en a fait, la vague !

FRANÇOIS

Et le vent, donc ! Plus de boulines !...

Plus d'itague !

BRUNO

Le mât pourrait bien choir. Mieux vaudrait le scier

Moi, je voudrais manger.

Rien chez le pitancier !

Aï ! ma blessure !...

Ho ! ho !... On ne se tient plus, presque !

Que l'on rencontre encore une nef barbaresque,

Et l'on ne pourra plus se battre !...

FRANCOIS

On se battra !

Car il faut arriver ! Rien ne l'empêchera !

Tant pis pour toute nef qui nous cherchera noise !

BRUNO

Quand donc voguera-t-on dans l'eau sarrazinoise !

FRANCOIS

Bientôt, j'espère. Mais le temps fut si mauvais !

Ah ! l'aiguille qui dit le nord, si je l'avais !

Et la pierre dont on la frotte !...

BRUNO

Quelle bourde !

FRANCOIS

Non, ils sont quelques-uns qui l'ont, dans une gourde :
On frotte. De la pierre est amoureux le fer.
Alors l'aiguille tourne et dit le nord : c'est clair.

BRUNO

Ha ! ha ! – C'est idiot !... Est-il bête ! – Une aiguille ?

FRANCOIS

Bah ! passons-nous d'aiguille, et vogue la coquille !
– Tiens, le temps s'éclaircit, la misère prend fin !

BRUNO

Tu trouves, toi ? Hé bien, et la soif ?
Et la faim ?
Oui, ce qu'on a souffert !
Le ciel nous soit en aide
Le drôle, après tout ça, serait qu'elle fût laide !

FRANCOIS

Oh ! non, elle est très belle ! – Elle l'est !

BRUNO

De par Dieu,
Il faut qu'Elle le soit,
Et plus qu'un peu,
Fils, après les dangers qu'on a couru pour Elle !
Ou bien, moi, je me fâche !
Il faut qu'Elle soit belle !

FRANCOIS

Elle l'est ! – Elle l'est !
Moi, j'en suis sûr !

BRUNO

Ah ! mais !
Ça m'ennuierait si vers un monstre je ramais !

FRANCOIS

Il y pense en ramant, le Marseillais ! Sans cesse !
C'est toujours beau, va, sois tranquille, une princesse !

BRUNO

Vous ne parlez que d'Elle.

FRANCOIS

On est si fatigué !
Regarde : on parle d'Elle, et l'on est presque gai.

BRUNO

Vous la montrera-t-on seulement, cette oiselle ?

FRANCOIS

Le Prince l'a promis de nous mener vers Elle
Si l'on arrive, et de lui dire que c'est nous
Qui l'avons apporté jusques à ses genoux !

BRUNO

Et crois-tu qu'avec nous une princesse cause ?

FRANCOIS

Non. Mais on la verra, c'est déjà quelque chose.
On ne parle que d'Elle en tous pays chrétiens !
Et de ses yeux !

BRUNO

Tu veux voir ses yeux, toi ?
Il faut d'abord, pour les voir, qu'on arrive
Et que Joffroy Rudel, notre bon prince, vive !

FRANCOIS

Il va plus mal ? – Hélas ! – Pauvre homme !
Quel mes-chef !
Voyez, on a fermé le château de la nef.
Veillé par ses amis, sans doute qu'il repose !
Hier soir il chantait encor !
C'est quelque chose
D'étonnant, comme il fait aisément des chansons !

BRUNO

Comment nomme-t-on ça, dont il tire des sons?...

FRANCOIS

Ça s'appelle une lyre.

BRUNO

Ah !... une lyre !
Dame
Ça fait un joli bruit.

FRANCOIS

Bien doux pendant qu'on rame !
Et quand il faut halier, ça donne de l'élan !

BRUNO

Brave nature. Franche.

FRANCOIS

Les luzernes du ciel ont éteint leurs derniers
Feux pâles...
L'aube point.

TROPHIME

Vierge des mariners,
Toi qui changeas la mer farouche en mer bénigne,
Fais glisser jusqu'au port la nef comme un grand cygne,
Vierge, en suite de quoi, s'il vit, sire Rudel
T'ira mettre à Tortose une nef sur l'autel
Copiant en argent celle en qui nous errâmes.
Avec son gouvernail, ses voiles et ses rames !

BRUNO

Peuh !... tout ça !... Si j'avais mon aiguille !

FRANCOIS

Animal !
En tous les cas ça ne peut pas faire de mal.
La vieille mire, à présent, qui montre sa frimousse.

BRUNO

La médico.

FRANCOIS

Pas fort !

BRUNO

Un médecin d'eau douce !

Bruno sort et Érasme entre

Scène II

TROPHIME

Érasme, le mal ?

ÉRASME

Va toujours empirant.
Le prince dort, veillé par messire Bertrand.

TROPHIME

Le prince ?...

ÉRASME

Eh ! mais, pourquoi ce musard des musards,
Ce poète, vint-il se mettre en ces hasards ?
Lorsque j'entrai chez lui, prince doux et débile,
C'était pour vivoter sous son toit, bien tranquille,
C'était pour le soigner sur terre, et non sur mer.
Je trouve ce voyage extrêmement amer !
Vers sa chère inconnue il tenta ce voyage,
Ne voulant pas ne pas avoir vu son visage !

TROPHIME

Érasme...

ÉRASME

Il aura l'écume pour linceul !
Et ce sire Bertrand d'Allamanon, qui, seul,
Lorsque tous à Rudel faisaient des remontrances,
Louangea son amour, approuva ses souffrances,
Déclara ce départ admirablement beau,
Et voulut s'embarquer aussi, sur le bateau !
Et, pèlerin d'amour, il chante sur son luth
Que le Tombeau Divin n'est pas du tout son but !

TROPHIME

Sait-on le but secret à quoi Dieu nous destine ?

ÉRASME

Nous allons pour des yeux de femme en Palestine !

TROPHIME

Croyez que le Seigneur le trouve de son goût

ÉRASME

Ah ! Vraiment ? Le Seigneur ? Qu'y peut-il gagner ?

TROPHIME

Tout.

ÉRASME

Oh !

TROPHIME

Car il gagne tout, c'est du moins ma pensée,
À toute chose grande et désintéressée ;
Presqu'autant qu'aux exploits des Croisés, je suis sûr
Qu'il trouvera son compte à ce bel amour pur !

ÉRASME

Il ne peut comparer une tendre aventure
Au dessein d'affranchir la Sainte Sépulture !

TROPHIME

Ce qu'il veut, ce n'est pas cet affranchissement.
Croyez que s'il se fût soucié seulement
De chasser du Tombeau l'essaim des infidèles,
Un seul ange l'eût fait, du seul vent de ses ailes !

ÉRASME

Alors, ce que le Prince accomplit pour sa Dame ?...

TROPHIME

De même me paraît excellent pour son âme,
Elle était morte en lui, gai, futile, indolent ;

Elle revit en lui, souffrant, aimant, voulant.

ÉRASME

Soit !

TROPHIME

Remarquez encor. Ces rameurs, sur leurs bancs,
Ces mariniers, jadis, qu'étaient-ils ? – Des forbans.
Rêve-t-on cargaison d'âmes plus scélérates
Que celles de la nef, jadis ? – nef de pirates ! –
Mais ils se sont loués, comme le font souvent
Les Corsaires à ceux qui vont dans le Levant,
Pour porter monseigneur vers sa Dame lointaine !
Quand on signa le pacte avec leur capitaine,
La Princesse, à coup sûr, n'existait pas pour eux.
Or, voyez, maintenant, tous en sont amoureux.

ÉRASME

Vous en êtes contente ?

TROPHIME

Enchantée ! – La galère
S'élance vers un but plus noble qu'un salaire !
Tous rêvent la Princesse, aspirent à la voir,
Et ces férocités se laissent émouvoir :
La Dame du poète, ils en ont fait leur Dame
On finit par aimer tout ce vers quoi l'on rame !
Ils voudraient que le prince atteignît aux chers yeux !
Son amour leur a plu, vague, mystérieux,
Parce que les petits aiment les grandes choses
Et sentent les beautés poétiques sans gloses !

ÉRASME

Le pilote a trouvé la démenche trop forte !

TROPHIME

Il est déjà moins simple.

ÉRASME

Et puis d'ailleurs, qu'importe ?

TROPHIME

Beaucoup. Car tout rayon qui filtre, d'idéal,
Est autant de gagné dans l'âme sur le mal.
Je vois dans tout but noble un but plus noble poindre ;
Car lorsqu'on eut un rêve on n'en prend pas un moindre !
J'estime donc ces cœurs désormais agrandis.
— Vous semblez étonné de ce que je vous dis ?...
Ah ! l'inertie est le seul vice, Érasme !
Et la seule vertu, c'est...

ÉRASME

Quoi ?

TROPHIME

L'enthousiasme !

Bertrand entre et Érasme sort

BERTRAND

Le prince se réveille...

ÉRASME

Auprès de lui je rentre.

Scène III

FRANCOIS

Oh ! trois jours qu'on n'a rien dans le ventre.

Je ne peux plus !

J'ai soif !

TROPHIME

Mon fils, ton dévouement

Au Prince est admirable, et ton cœur est charmant.

BERTRAND

Mon cœur est faible à tout sentiment qui le gagne.

Un héros passe, il me séduit, je l'accompagne !

Serais-je Provençal, serais-je troubadour,

Si je n'avais pas pris parti pour cet amour ?...

Courage, mes amis !... On avance !... on avance !...

J'étais si peu content de ma vie en Provence ;

Je m'écœurerais de vivre à ravauder des mots,

À faire, de mes vers, de tout petits émaux.

J'étais las d'un métier de polisseur à l'ongle ;

Je vivais, vaniteux sophiste, esprit qui jongle.

À quelque chose, au moins, maintenant, je suis bon.

TROPHIME

Ton courage, tes soins au Prince moribond...

BERTRAND

Je suis poète, – et sais-je, en ce dévouement même,

Si ce qui m'a séduit, ce n'est pas le poème ?

TROPHIME

Qu'importe ? Tu fus brave. Il est mauvais, mon fils,

De toujours dénigrer les choses que tu fis !

BERTRAND

Vous me gênez, par vos louanges,

Car les diversités de mon cœur sont étranges !

Je suis capable, eh oui, de grandes actions,

Mais trop à la merci de mes impressions.
Elle m'effraie un peu, l'aisance avec laquelle
J'ai tout quitté, trouvant cette aventure belle !
D'autres, moins prompts au bien, au mal seraient plus lents !
Ne m'admirez pas trop pour mes nobles élans :
Je suis poète...

FRANCOIS

Ah ! non !... Je ne peux plus !

TROPHIME

Messire,
Ce qui leur rend courage, il faut le leur redire.

FRANCOIS

Sire Bertrand, j'ai faim : dis-moi ses cheveux d'or
J'ai soif, sire Bertrand : dis-moi ses yeux, encor !
Tu nous as tant de fois, pendant notre détresse,
Tant de fois raconté comment est la Princesse !

BERTRAND

Eh bien, bons mariniers, je veux
Vous le raconter encore une :
Du soleil rit dans ses cheveux,
Dans ses yeux rêve de la lune;

Quand brillent ses traits délicats
Entre les chutes de ses tresses,
Tous les Amants sont renégats,
Plaintives toutes les Maîtresses ;

Un je ne sais quoi de secret
Rend sa grâce unique; et bien sienne,
Grâce de Sainte qui serait
En même temps Magicienne !

Ses airs sont doux et persifleurs,
Et son charme a mille ressources
Ses attitudes sont de fleurs,
Ses intonations de sources...

Telle, en son bizarre joli
De Française un peu Moabite,
Mélissinde de Tripoli
Dans un grand palais clair habite !

Telle nous la verrons bientôt
Si n'ont menti les témoignages.
Des Pèlerins dont le manteau
Est bruissant de coquillages !

FRANCOIS

Hein? Comme il parle ! On ne comprend pas tout très bien.
Mais on voit qu'elle doit être bien belle, hein ?
Oui, je vais mieux...
Hardi !
Mais quels fous vous en faites !
Ce que c'est que d'avoir à son bord des poètes !

François sort

BERTRAND

Rudel et moi, dis-tu, nous en faisons des fous ?
Mais s'ils peinent encor ce n'est que grâce à nous.
À bord de toute nef que l'orage ballotte,
Il faudrait un poète encor plus qu'un pilote.
Surtout quant le pilote est, comme lui, subtil !
Jusqu'à quand ce brouillard, sur l'eau, traînera-t-il?

TROPHIME

Attendez le soleil.
On apporte le prince !

BERTRAND

À vos bancs, les rameurs !

Rudel entre

RUDEL

Plus nous nous approchons, plus je sens que je meurs.

Scène IV

RUDEL

Je te salue, ô jour, à la plus fine pointe !...
Quand tu fuiras ce soir, Elle, l'aurai-je jointe?
Princesse d'Orient dont le nom est de miel
Mélissinde !.. vous que l'empereur Manuel
Voulait impératrice en sa Constantinople,
L'onde met entre nous, toujours, tout son sinople !
Fleur suprême du sang du glorieux Baudoin,
Ne verrai-je jamais venir sur l'eau, de loin,
Avec sa plage d'or où la vague s'argente,
L'heureuse Tripoli dont vous êtes régente ?
La brume ne construit encore à l'horizon
Qu'une ville illusoire ! – Ô flottante prison !
Mourrai-je sans avoir même de la narine
Aspiré de l'espoir dans la brise marine,
Hélas ! et reconnu, venant vers moi, par l'air,
Le parfum voyageur des myrtes d'outre-mer ?

TROPHIME

Attendez, de par Dieu, que la brume se lève !

RUDEL

La voir, avant mourir, pour qu'endormi j'en rêve !

TROPHIME

Vous la verrez !

RUDEL

Merci, rude et vaillante voix !

Mais, qu'ai-je donc, mon Dieu ?

Pour la première fois,

Vais-je désespérer aujourd'hui ? Oh ! ma Dame...

Ramez bien, les rameurs, car je sens fuir mon âme !

TROPHIME

Vous la verrez !

RUDEL

Vous qui souffrez pour moi des maux de toutes sortes

– merci...

TROPHIME

Laissez donc. On est fier de ce voyage-ci !

C'est une traversée illustre !

C'en est une !

RUDEL

Oui, vous ne portez pas César et sa fortune,

Mais vous portez Joffroy Rudel et son amour !

TROPHIME

Espérez, mon enfant.

Érasme rentre

ÉRASME

Monseigneur...

RUDEL

Sans rancune.

Approche, amie bien chère,

Sœur plus fraternelle que d'une même chair,

Qui voulus, généreuse, me suivre en ce voyage,

Quand tous me trouvaient fou qui, seul, me trouvas sage !...

...Ah ! je vais mourir loin de tout ce qui fut mien

BERTRAND

Non, ne regrette pas...

RUDEL

Je ne regrette rien !

Ni parents, ni foyer, ni la verte Aquitaine...

Et je meurs en aimant la Princesse lointaine !

ÉRASME

Elle est cause de tous nos maux..

RUDEL

Je la bénis.

J'aime les espoirs grands, les rêves infinis,
Et le sort d'Icarus me paraît enviable
Qui voulut, vers le ciel qu'il aimait, l'air viable !
Et tombant comme lui, je n'eusse pas moins fort
Aimé ce qui causait si bellement ma mort !

ÉRASME

Cet amour, malgré tout, me demeure un problème.
Ce qu'on ne connaît pas, se peut-il donc qu'on l'aime ?

RUDEL

Oui, lorsqu'ayant un cœur impatient et haut,
On ne peut plus aimer ce que l'on connaît trop !
Ai-je en vain suspendu l'escarcelle à l'écharpe ?
Ai-je pris le bourdon en vain ? – Mais sur ma harpe,
D'une voix qui faiblit, oh ! d'instant en instant,
Si je ne puis la voir, je mourrai la chantant !
Mais j'hésite, et je rêve, et prolonge l'arpège...
Pour la dernière fois chantant, que chanterai-je
Ô premiers vers d'amour faits pour
Elle jadis,
Mes premiers vers, soyez les derniers que je dis !

C'est chose bien commune
De soupirer pour une
Blonde, châtaine ou brune
Maîtresse,
Lorsque brune, châtaine,
Ou blonde, on l'a sans peine.
– Moi, j'aime la lointaine
Princesse !

C'est chose bien peu belle
D'être longtemps fidèle,
Lorsqu'on peut baiser d'Elle
La traîne,
Lorsque parfois on presse
Une main, qui se laisse...
Moi, j'aime la Princesse
Lointaine !

Car c'est chose suprême
D'aimer sans qu'on vous aime,
D'aimer toujours, quand même,
Sans cesse,

D'une amour incertaine,
Plus noble d'être vaine...
Et j'aime la lointaine Princesse !

Car c'est chose divine
D'aimer lorsqu'on devine,
Rêve, invente, imagine
À peine...

Le seul rêve intéresse,
Vivre sans rêve, qu'est-ce?
Et j'aime la Princesse
Lointaine !

Je ne peux plus ! Hélas ! mes pauvres doigts trembleurs
Ne trouvent plus les nerfs de la harpe. Les pleurs
M'étouffent... Mélissinde !!... Hélas ! je vais me taire,
Et peut-être à jamais, car l'espérance...

TROPHIME

Terre !
Oui ! Regardez !
C'est vrai ! Terre !
Noël ! Ramons !
Le brouillard cachait tout ! Un pays d'or ! Des monts
Violets !
Tripoli ! Noël !
Terre ! C'est Tripoli ! Je vois déjà les palmes !
Si, je les vois ! Un alcyon !
La plage a l'air, là-bas, d'une peau de lion !
Oui, c'est bien Tripoli, mes calculs étaient justes !
Voici les longs murs blancs et les grêles arbustes !
Gloire au pilote ! Vois, sous le ciel s'enflammant
La ville est rouge ! Oh ! cet oiseau rose ! Un flamant !
Embrassons-nous ! Chantons !
Oui, la malheure cesse !
Terre ! Terre ! Le port ! Tripoli !
La Princesse !
Et maintenant... jetez les ancres !

BERTRAND

Mais il meurt !
Mais il faut aborder !

TROPHIME

Oh ! non ! Le moindre heurt
Contre un récif pourrait briser notre coquille ;
On ne peut approcher sans donner de la quille !...
On va nous envoyer des felouques.

BERTRAND

Ses yeux

Sont clos.
Respire-t-il un peu mieux ?

ÉRASME

Un peu mieux.
Mais le Prince est très mal.

BERTRAND

On ne peut pas attendre !

RUDEL

Oh ! tu parles trop fort, et je viens de t'entendre.
D'ailleurs, je le savais. Je vais mourir. Il faut
Me transporter à terre, au plus tôt, au plus tôt...
Sans quoi, mes bons amis, je vais, comme Moïse,
Mourir les yeux fixés sur la Terre promise !

BERTRAND

Peut-on le transporter?

ÉRASME

Il n'y faut pas songer.

RUDEL

Je veux la voir !

ÉRASME

D'abord conjurons le danger.
Buvez. Puis du repos. Et vous pourrez...

RUDEL

Écoute,
Bertrand, emmène-moi là-bas, coûte que coûte !
Puisque je suis perdu, vous pouvez sans remord
Me laisser avancer de quelque peu ma mort.
Je suis un homme enfin, et l'on peut tout me dire
Serai-je mort avant d'arriver ?

ÉRASME

Oui, messire !

RUDEL

Ah ! Bertrand ! Au secours !

ÉRASME

Mais, si vous demeurez
En repos, sans parler, calme, vous guérirez,
Et vous pourrez alors la Dame de vos songes...

RUDEL

Non ! non ! Les médecins font toujours ces mensonges !...
Bertrand, je veux la voir !

BERTRAND

Tu la verras !

RUDEL

Comment ?

BERTRAND

Tu la verras, te dis-je ! Oh ! j'en fais le serment !

– Oui, j'y vais, je lui parle, et je te la ramène.

RUDEL

Bertrand !...

BERTRAND

Elle n'est pas, peut-être, une inhumaine,

Oui, oui ! Tu la verras avant la fin du jour.

Soigne-toi bien. Je vais lui dire ton amour !

RUDEL

Bertrand !...

BERTRAND

Elle saura qu'un Français, qu'un poète,

L'adora, traversa les Turcs et la tempête,

Pèlerina vers elle ainsi que vers la Croix,

Et qu'il arrive, et que trop malade...

RUDEL

Et tu crois?...

BERTRAND

Qu'elle viendra ?... Mais j'en suis sûr, ! Mais je m'en charge,

Et vite ! Une nacelle, une barque, une barge !

Oui, l'esquif de la nef, c'est cela ! – Nous verrons

Ce qu'elle répondra ! – Vite !... Les avirons ! –

Je ramerai. Ce n'est pas bien long, ce passage !

On va te ramener ta princesse ; sois sage !

RUDEL

Oh ! Bertrand, si tu fais cela !...

BERTRAND

Je le ferai !

Il faudra qu'elle vienne ici, bon gré, mal gré.

RUDEL

Pourras-tu seulement arriver devant Elle?

Te voyant accoutré d'une manière telle,

Les gardes du palais...

BERTRAND

C'est vrai !
Toi, dans l'esquif,
Mets mon coffre d'atours et d'armes... Va, sois vif !

RUDEL

Attendez... et joignez ce coffret à son coffre.
Ce sont là mes plus chers joyaux. Je te les offre.
Mon fermail, mon collier et mes éperons d'or.
L'envoyé d'un poète amoureux, c'est encor
Plus que l'ambassadeur d'un Roi ! fais-toi splendide !
Va, que rien ne t'arrête !

TROPHIME

Il faudra prendre un guide,
Car le palais n'est pas proche du port, dit-on
À la prime maison demandez un piéton.
Votre hôte s'offrira de lui-même sans doute,
Et vous pourrez chez lui vous vêtir ; puis, en route

RUDEL

Dit-lui de venir vite, ou sinon je m'en vais...

ÉRASME

Prince, ne parlez pas, cela vous est mauvais.

RUDEL

Oui, je me tais !... Écoute...
Attendris-la, sois éloquent, trouve des choses !
Ou plutôt non, dis-lui la simple vérité :
Que je l'adore, et que je meurs d'avoir chanté,
Éperdument chanté sa beauté sans égale,
Comme d'avoir chanté le soleil, la cigale !
Oh ! mais que je mourrai le prince des amants,
Si pour deux ans d'amour je la vois deux moments !
Je me tais, mais j'y pense
Ne lui dis pas cela sitôt en sa présence !...
Il faut la préparer. – Je me tais, je me tais –
Et pour la préparer si tu lui récitais
D'abord ces vers, tu sais, que j'ai dits tout à l'heure...
Mais oui, cela serait la façon la meilleure
D'expliquer mon amour, peut être ?

BERTRAND

Ne crains rien.
Je lui dirai tes vers !

RUDEL

Tu les lui diras bien ?

BERTRAND

Si j'en faussais un seul, hein, quelle catastrophe !
Va, je ferai sonner tendrement chaque strophe.

RUDEL

Pour la dernière fois, peut-être, embrassons-nous

TROPHIME

Je resterai pendant l'ambassade à genoux.

ÉRASME

Il peut durer deux jours, comme il se peut qu'il meure
Ce soir, comme il se peut qu'il soit mort dans une heure !

TROPHIME

Messire, s'il venait à mourir tout d'un coup
Nous hisserions au mât le sigle appelé Loup,
La voile noire qui nous sert, à nous corsaires,
Les nuits... où nous craignons d'avoir des voiles claires !
Ah ! persuadez-la ! – Qu'elle vienne le voir !
Insistez ! Insistez !

BERTRAND

Oui, jusqu'au signal noir

RUDEL

Là, portez mon grabat tout près du bastingage !
Je suis sûr qu'elle va venir.

BERTRAND

Je m'y engage !
Adieu ! – Ne parle plus ! – À bientôt !

RUDEL

C'est certain
Qu'il la ramènera. – Qu'il fait beau ce matin !
La barque glisse et fuit sur une eau toute rose.
– Oh ! d'abord quand Bertrand s'engage à quelque chose !...

TROPHIME

Elle viendra !
Nous la verrons !
Sur le bateau !
De tout près

RUDEL

La barque est déjà loin. Comme les eaux sont calmes !
Le grincement décroît des rames dans les scalmes... !
Laissez-moi là... Je veux y rester tout le temps ! –
– Là ! – Je ne parle plus. – Je regarde. – J'attends.

Changement du bateau en palais

Les pèlerins commencent

Acte II

Scène I

PÈLERIN 1

La Dame qui nous a reçus ne revient pas.

PÈLERIN 2

Le silence est si pur qu'on entend sous les pas
Le craquement léger des lys que l'on écrase.

PÈLERIN 1

Chut !... Non, rien, c'est un jet d'eau, qui jase

PÈLERIN 2

Je n'ai plus d'où je suis le sentiment bien net.
Nous avons traversé combien de salles ?

PÈLERIN 1

Sept.

PÈLERIN 2

Il y avait des mosaïques singulières
Il y avait des oiseaux d'or dans les volières !
Et des tapis de pied, et des coussins d'appui !

PÈLERIN 1

As-tu vu ce colosse inquiétant ?

PÈLERIN 2

Celui
Qui nous dévisagea l'un après l'autre ? Certes !

PÈLERIN 1

C'est le Chevalier aux Armes Vertes,
L'étrange aventurier...

PÈLERIN 2

Chut !... Il est dans ton dos !...
Le cercle de son heaume est fait de péridots...
Et le pommeau de son glaive d'une émeraude !

PÈLERIN 1

Oh ! mais je n'aime pas ce fantôme qui rôde !...

PÈLERIN 2

Oui, c'est l'aventurier magnifique et cruel
Qui représente ici l'Empereur Manuel,
Le fiancé de la Princesse...

PÈLERIN 1

Ah ! Elle épouse

L'Empereur Manuel ?

PÈLERIN 2

Étant d'humeur jalouse,
Se sachant accepté pour la raison d'État,
Le César byzantin a craint qu'on ne tentât
De conquérir d'amour le cœur de la Très-belle,
Et ce guerrier, dit-on, veille, pour lui, sur Elle –
Barrant aux jeunes gens l'accès de ce palais.
À moins...

PÈLERIN 1

Mais je suis jeune !

PÈLERIN 2

À moins qu'ils ne soient laids !

PÈLERIN 1

C'est qu'il semble doué d'une force...

PÈLERIN 2

Effroyable !
Nul ne peut soulever sa hache d'armes

PÈLERIN 1

Diable ! –
Ce beau jeune homme, alors, que tantôt, sur le quai,
Sautant de son esquif, nous avons remarqué,
Et qui disait à des Génois et des Morisques
De le mener vers la Princesse, – court des risques !...
Il criait comme un fou que même Belzébuth
Ne l'empêcherait pas d'arriver à son but.
- Et c'est qu'il n'a pas l'air d'un que l'on fait démordre !

PÈLERIN 2

Hum ! il nous écoutait !

PÈLERIN 1

Il va donner quelque ordre
Pour empêcher d'entrer notre inconnu...

PÈLERIN 2

Le jouvenceau
Est d'abord descendu, pour revêtir ses armes,
Chez le chef du parti génois. Donc, point d'alarmes !
Maître Squarciafico, ce fin matois, saura
L'aviser du danger, et le conseillera.
Car il souhaite fort qu'un candidat se pose
Contre cet Empereur, qu'il redoute, et pour cause...

PÈLERIN 1

Chut !... J'entends des accords de viole et de luth,

Et la Dame revient qui nous a reçus ! – Chut !...

Scène II

Sorismonde rentre

SORISMONDE

Pèlerins qui demain repartez pour la France,
La Princesse connaît par moi votre présence,
Et que vous avez tous, d'Antioche ou de Tyr,
Voulu venir la voir avant de repartir !

PÈLERIN 1

Oui, pour que son image enchante notre errance !

SORISMONDE

La Princesse n'a pas avec indifférence
Connu que vous étiez venus dans cet espoir,
Et, généreuse, elle veut bien se laisser voir.
Elle entend maintenant sa matinale messe...
Mais la messe est finie. Elle vient.

PÈLERIN 1

C'est elle !

Mélessinde entre

MELISSINDE

Ainsi, vous reverrez la France, gens heureux
Ainsi, vers votre nef, vous croirez que s'avance,
Bientôt, dans un brouillard bleuâtre, la Provence !
Je vous envie ! – Hélas ! je suis comme ces fleurs
Qui naissant sous des cieux qui ne sont pas les leurs,
Et devinant au loin qu'elles ont des patries,
Peuvent sembler fleurir, mais se sentent flétries !
Vous verrez, sur la mer, le sol natal qui point !...
– Moi, ma vie est d'aimer en ne connaissant point,
Et d'avoir des regrets, sans une souvenance...
Mais déjà, comme il sied aux chrétiens en partance,
Vous avez tous cueilli la Palme.
Adieu !...

Les Pèlerins sortent

Scène III

SORISMONDE

Quelle aménité fine !
Quelle condescendance !... Elle fut, la divine,
Bonne plus joliment que jamais aujourd'hui !

MELISSINDE

Oh ! tu sais bien que je suis bonne par ennui !
Au fait, est-ce bien par ennui que je suis bonne ?
Non, c'est par intérêt qu'aux Pèlerins je donne
Mes plus beaux lys avec de touchantes façons.

SORISMONDE

Et qu'attendez-vous d'eux, Madame ?

MELISSINDE

Des chansons !
C'est grâce à la chanson d'un de ces pauvres hères
Que je suis aujourd'hui la plus chère des chères,
Celle qu'aime Joffroy Rudel le Troubadour
D'un si miraculeux et si célèbre amour !
Oui, ce poète à moi que j'ai là-bas en France,
Commença de m'aimer au bruit d'une romance,
Et tu sais combien plaît à mon cœur isolé
Cet amour dont la gloire a jusqu'à nous volé !

SORISMONDE

Et Rudel le saura. Voilà comme nous sommes !

MELISSINDE

Et peut-être, en effet, Rudel le saura-t-il,
Et c'est une façon, pour mon âme en exil,
De correspondre un peu par-dessus la mer vaste
Avec mon amoureux.

SORISMONDE

C'est une façon chaste.

MELISSINDE

Oui, je veux l'exalter toujours plus dans l'orgueil
De m'adorer ainsi. Voilà pourquoi l'accueil
Que j'ai fait à ces gens. Ma bonté n'est pas grande,
Non, mais tout simplement je soigne ma légende !

SORISMONDE

Vous voici de nouveau toute à ce rêve vain.
Moi, j'aimerais Rudel, mais il faudrait qu'il vînt !

MELISSINDE

Mais j'aime son amour, j'aime son âme, j'aime...

SORISMONDE

Je ne comprends pas bien. Si par un stratagème
De sorcier, si par un anneau de magicien,
Vous pouviez voir d'ici quel visage est le sien ?...

MELISSINDE

Tu veux des sentiments trop nets...

SORISMONDE

Et vous, trop vagues,
Que n'avez-vous un tel anneau parmi vos bagues !
Mais votre esprit se plaît dans un doux errements...

MELISSINDE

Oui, dans mes grands jardins, pâles lunairement,
J'écoute murmurer la brise entre les myrtes...
Je vais voguer sur l'eau glauque et lisse des Syrtes,
Enfin, j'erre aux parfums de ces lys sur ces dalles,
Et le rêve, m'ouvrant de vaporeux dédales,
M'oblige à peu à peu désertier le réel,
Et ma raison s'endort au bruit sempiternel...
Au bruit sempiternel des jets d'eau dans les vasques !

SORISMONDE

Oui, nous manquons ici d'éperons et de casques.
Il nous faudrait beaucoup de jeunes chevaliers !
Mais votre affreux gardien les éloigne... Riez !
Cet homme est près de vous placé, bien qu'il le nie,
Comme auprès du Trésor on place le Génie !
Depuis qu'il est ici, nul ne frappe au vantail !

MELISSINDE

Prendre un garde d'honneur pour un épouvantail !

SORISMONDE

L'Empereur est jaloux...

MELISSINDE

S'en donne-t-il la peine?

SORISMONDE

Et vraiment, vous allez l'épouser, ce Comnène ?

MELISSINDE

Pourquoi pas ?... Un mari, ce n'est pas un amant.

SORISMONDE

Mais puisqu'il vous ennue ?

MELISSINDE

Impérialement !

SORISMONDE

Ce Turquois ne peut vous comprendre...

MELISSINDE

Sorismonde,
Nul homme à qui je sois plus illisible au monde...
C'est tout à fait celui qu'il me faut pour mari.

Un jour je lui disais ma tristesse, il a ri !...
Eh bien, je trouverai, comme ont fait d'autres dames,
Des plaisirs d'ironie à nos distances d'âmes !... ,
Qui pouvais-je épouser de mieux que Manuel
Pour rester toute à mon amant incorporel ?

SORISMONDE

Si pourtant quelque jour un amour véritable
Venait dans votre cœur, glouton, se mettre à table ?

MELISSINDE

Non, l'invisible ami me protège trop bien !

SORISMONDE

Ce n'est pas l'ange, enfin, mais c'est l'amant gardien.

MELISSINDE

C'est celui dont je sens, le soir, longeant la grève,
Les pensers m'arriver comme à tire de rêve,
Si bien que je réponds dans la brise – Merci !

SORISMONDE

Vous ne lui devez rien à ce poète?

MELISSINDE

Si !...
Je lui dois mes fiertés, mes soucis, mes scrupules,
Mes tendances de cœur, mon goût des crépuscules,
Mes frissons délicats et mes larmes aux yeux,
Tout ce qui m'envahit de noble et d'anxieux,
Je lui dois la blancheur des robes que je porte,
Et je lui dois enfin mon âme, en quelque sorte !

SORISMONDE

Et faut-il pour cela lui dire tant merci
J'en veux à cet amour...

MELISSINDE

Moi, quelquefois, aussi.
Il fait trop beau. L'orage est dans l'air. Ah ! J'étouffe !
Non, laisse. C'est pour moi, maintenant, cette touffe.

SORISMONDE

Vous vivez trop parmi les lys. Les lys sont blancs.
Les lys sont fiers et purs. Mais les lys sont troublants.

MELISSINDE

Peut-être as-tu raison. Ce sont des fleurs étranges
Et traîtresses, avec leurs airs de sceptres d'anges.
Peut-être as-tu raison : ce sont des fleurs mauvaises !
On contracte, à frôler ces candeurs, des malaises ;
Leur orgueil solitaire est d'un fâcheux conseil

Et le rire vaut mieux des roses au soleil.
Ah ! ce parfum ! Je ne sais plus ce qu'il me verse.
Cette mysticité n'est-elle pas perverse?
Soit, vivons : trouvons-nous de petits passe-temps !
J'ai mandé mon marchand génois. Mais oui. J'attends
Squarciafico !... J'en suis à me faire des joies
Avec les curieux objets, les pâles soies,
Et j'use de longs jours à choisir des dessins
Imprévus, et des tons mourants pour mes coussins.

SORISMONDE

Votre rusé Génois vous fournit d'amusettes,
Et vous ne voyez pas, distraite que vous êtes,
Tout ce qu'il vous extorque, ici, jouant son jeu,
Pour lui, pour le quartier des marchands, peu à peu !...
Commodes aux voleurs sont les princes artistes !
Aussi, tous nos Génois trafiquants sont-ils tristes
De vous perdre, ô Princesse éprise de beaux vers,
Dont les yeux sont fermés, et les doigts sont ouverts !...
Ah ! votre mariage, ils le voient avec peine,
Car ils savent quel maître ils auront dans Comnène !

Scène IV

Un chevalier-messager entre

LE CHEVALIER

Princesse, pardonnez si ce matin je tarde
À venir prendre ici vos ordres, – Dieu vous garde !...

MELISSINDE

Ne serait-ce pas vous, plutôt, qui me gardez?..

LE CHEVALIER

Oh, Madame...

MELISSINDE

Je sais, vous vous en défendez.
– Mes ordres ? – Je ferai, peut-être, un tour en rade.

LE CHEVALIER

Bien.

MELISSINDE

Y a-t-il des fleurs sur ma nef de parade,
Et des musiciens ?

LE CHEVALIER

Il y en a toujours.

MELISSINDE

Au fait, si nous sortions tout de suite

LE CHEVALIER

Oh ! non, pas tout de suite ! Madame
J'agis avec vraiment le désespoir dans l'âme...
Mais à cette sortie il vous faudrait surseoir.

MELISSINDE

Hein !... Qu'est-ce à dire?

LE CHEVALIER

Oh, pas longtemps ! Jusqu'à ce soir.

MELISSINDE

C'était donc vrai?

LE CHEVALIER

Las ! je ne suis que l'homme-lige
De l'Empereur, Madame. Un grand serment m'oblige.
Or, ce matin, je dois redoubler...

MELISSINDE

Ah ! Pourquoi !

LE CHEVALIER

J'ai dû placer mes gens armés – pardonnez-moi !
Aux portes du Palais. Cette porte dernière,
Moi-même y resterai.

MELISSINDE

Mais je suis prisonnière !

SORISMONDE

Ciel, aux portes, partout, des esclaves armés !

MELISSINDE

Et mes gens ?

LE CHEVALIER

Par mes soins, pour une heure, enfermés...
D'ailleurs, vous ne pourriez, puisqu'ici, moi, je veille,
Leur faire parvenir un seul ordre.

MELISSINDE

À merveille !
Je suis la châtelaine enchantée à présent !...
Sorismonde, ceci devient presque amusant.
Nous mettons les romans en action, ma chère !
– Mais que se passe-t-il? Pourquoi?

LE CHEVALIER

Je dois le taire !
J'oubliais. Ce marchand est, là, ce prêteur d'or,

Ce sounois de Génois, plus juif qu'un juif, signor...

MELISSINDE

Squarciafico ?

LE CHEVALIER

Je peux permettre qu'on lui dise
D'entrer, s'il vous convient de voir sa marchandise.

MELISSINDE

Ah ! vraiment? Vous daignez ne pas m'ôter jusqu'au
Plaisir de recevoir mon cher Squarciafico?...

LE CHEVALIER

Vous le recevrez donc, madame, – en ma présence

Le Chevalier sort

SORISMONDE

Il fait bon d'épouser l'empereur de Byzance.

MELISSINDE

Mais que se passe-t-il ?

Squarciafico entre

Scène IV

SQUARCIAFICO

Oh ! plus belle toujours !
Le sourire lui-même, elle l'a, des Amours !
Princesse, nous avons beaucoup de belles choses !

MELISSINDE

Toujours plus riche, alors ?

SQUARCIAFICO

Bon Jésus ! —Pauvre, moi

MELISSINDE

Vieux menteur ! Comme tous nos Génois, riche, toi !
Ayez donc, ô chercheurs de gains en Palestine,
Non pas la Croix, mais le Sequin sur la poitrine !
Vous vous enrichissez à la Croisade ? Oh ! fi !

SQUARCIAFICO

La gloire est pour les Francs !

MELISSINDE

Et pour vous le profit ?

SQUARCIAFICO

Non ! Tout va mal, malgré notre patron saint George !
Des péages partout, Princesse ; on nous égorge !
On nous a supprimé les fours et les moulins !
Vous nous les ferez rendre ?

MELISSINDE

On verra.

SQUARCIAFICO

Des sacs pleins
De parfums, tous exquis...
La ville d'Ascalon, protégeant le commerce,
Donne aux Génois, par an, cent besants ; c'est joli !
Vous devriez en faire autant dans Tripoli !

MELISSINDE

On verra !

SQUARCIAFICO

Ce coffret, admirez-vous ?

MELISSINDE

J'admire.

SQUARCIAFICO

Chut ! Je vais vous parler tout bas, écoutez bien !
Un jeune homme rôde...
Rôde autour du Palais.

MELISSINDE

Je comprends !

SQUARCIAFICO

On l'empêche d'entrer.
Il voudrait vous parler.

MELISSINDE

Son nom ?

SQUARCIAFICO

Je ne sais pas. C'est, je crois, un poète !
Par ruse ; pouvez-vous le faire entrer chez vous ?

MELISSINDE

Mais non !
D'où vient-il ?

SQUARCIAFICO

Mais de France ! À l'instant il débarque,
Beau comme un pâtre grec, et fier comme un monarque !
– Est-ce que ce gardien jamais ne s'en ira ?

MELISSINDE

Non, il reste, pareil au dragon dans les mythes !

SQUARCIAFICO

Ce jeune homme m'a dit que le cas est pressant,
Et, pour vous voir, qu'il se battrait un contre cent !

MELISSINDE

Alors ?

SQUARCIAFICO

Si tantôt quand il sonne
Du cor, on ne vient pas à son appel, il donne
L'assaut !

MELISSINDE

C'est bon, laisse cela. Va-t'en.
Il me semble déjà que là dehors j'entends !...

SQUARCIAFICO

Je m'en vais !...
Vous ferez supprimer les péages?

MELISSINDE

Oui.

SQUARCIAFICO

Beau comme Pâris. J'en étais ébloui !
Et la subvention, vous nous l'accordez ?...

MELISSINDE

Oui.

SQUARCIAFICO

Je crois que je n'ai pas manqué de ce qu'on nomme
Du flair, en m'attachant au sort de ce jeune homme.
Hé, hé, ceci pourrait bien nuire à Manuel...
C'est dit, cent bons besants de crédit annuel !

Squarciafico sort

Scène IV

MELISSINDE

As-tu tout entendu ?
Ce jeune homme !... un poète !...

SORISMONDE

Eh mais, vous paraissez inquiète.

MELISSINDE

Inquiète ?

Moi ? Non !

SORISMONDE

Est-ce que vous vous ennuyez encor ?

MELISSINDE

Pourquoi pas ? Ne dis pas de sottises !...

Le cor !

SORISMONDE

Oui, le voilà. C'est lui. Pour s'annoncer il sonne.

MELISSINDE

Que m'importe ?

SORISMONDE

C'est qu'il est bien de sa personne !

MELISSINDE

Comment peux-tu le voir de si loin?

SORISMONDE

Je le vois.

Il appelle; et l'on sort en armes à sa voix.

Il est à la première porte.

MELISSINDE

Que m'importe ?

Eh bien, qu'est-ce qu'il fait à la première porte ?

SORISMONDE

Les gens de l'Empereur l'arrêtent.

MELISSINDE

Le pauvre !

Il s'en retourne?

SORISMONDE

Non. Il se bat.

MELISSINDE

Est-ce vrai ?

SORISMONDE

Mais c'est qu'il les bouscule. Il passe. Vierge sainte !

Il est déjà devant la deuxième enceinte.

Il se bat !

MELISSINDE

Est-ce vrai?

SORISMONDE

Oh ! quel superbe élan. !
Écoutez-le sonner du cor !

MELISSINDE
Comme Roland.

SORISMONDE
Il va passer.

MELISSINDE
Il passe !

SORISMONDE
Il tombe !...

MELISSINDE
Il se relève !

SORISMONDE
Sa lance s'est brisée !

MELISSINDE
Il a saisi son glaive.
Ah !

SORISMONDE
Qu'avez-vous ?

MELISSINDE
Ses yeux ! J'ai rencontré ses yeux.
Il vient de les lever, et de me voir.

SORISMONDE
Tant mieux !
Comme dans les tournois, jetez-lui votre manche.

MELISSINDE
Messire, frappez dru ! Voici ma manche blanche !
Je vous enjoins ici d'en changer la couleur !
Défendez votre sang ! Faites couler le leur !
Et ce samit d'argent à la blancheur si pure,
Ne me le rapportez que rouge.
Il est entré dans le Palais...
On n'entend rien...
Plus rien... Que voulait-il me dire

SORISMONDE
Oh, voyez !

Bertrand rentre

MELISSINDE

Messire !... Ah !... Qu'avez-vous à me dire?...

BERTRAND

Des vers.

Scène VII

BERTRAND

C'est chose bien commune
De soupirer pour une
Blonde, châtaine ou brune
Maîtresse,
Lorsque brune, châtaine,
Ou blonde, on l'a sans peine.
– Moi, j'aime la lointaine
Princesse !

C'est chose bien peu belle
D'être longtemps fidèle,
Lorsqu'on petit baiser d'Elle
La traîne,
Lorsque parfois on presse
Une main, qui se laisse...
Moi, j'aime la Princesse
Lointaine !

MELISSINDE

Car c'est chose suprême
D'aimer sans qu'on vous aime,
D'aimer toujours, quand même,
Sans cesse,
D'une amour incertaine,
Plus noble d'être vaine...
Et j'aime la lointaine
Princesse !

Car c'est chose divine
D'aimer lorsqu'on devine,
Rêve, invente, imagine
À peine...
Le seul rêve intéresse,
Vivre sans rêve, qu'est-ce ?
Et j'aime la Princesse
Lointaine !

BERTRAND

Quoi ! vous saviez ces vers ?...

MELISSINDE

Par plus d'un ménestrel !

BERTRAND

Et vous savez qu'ils sont ?

MELISSINDE

Oui, de Joffroy Rudel.

BERTRAND

Et cet étrange amour aurait eu la fortune ?...

MELISSINDE

Ah ! parlez-moi de lui, car l'heure est opportune !

BERTRAND

Vous saviez la constance et le zèle fervent
De cet amour ?...

MELISSINDE

J'aimais cet amour !... Si souvent
Dans le bruit de la vague arrivant sur le sable
La voix de cet amour me parut saisissable,
Si souvent dans le bleu d'une fuite de jour
J'ai senti près de moi l'âme de cet amour !...

BERTRAND

Ciel !

MELISSINDE

Vous êtes heureux ?

BERTRAND

Oh ! bien heureux, Madame !
Car celui... Mais le sang perdu... Je...

MELISSINDE

Il se pâme...
Sorismonde !

SORISMONDE

Attendez !... Il faut l'étendre... là.

MELISSINDE

Va ! cours ! De l'eau ! L'aiguière ! Eh, vite ! donne-la !

SORISMONDE

Qu'il est pâle ! Il est beau comme un dieu de l'Olympe !

MELISSINDE

Son front saigne. Du linge ! Attends. J'ai...

SORISMONDE

Votre guimpe !

MELISSINDE

– Chut ! – il faut qu'il revienne à lui, mais sans sursauts.

– Il porte les cheveux comme les Provençaux.
– Ah ! sur la joue, on voit renaître un peu de rouge;
Il respire ; les cils tremblent ; la lèvre bouge;
Il a serré ma main dans la sienne...

SORISMONDE

Il va mieux.

MELISSINDE

Il entr'ouvre les yeux. Il ouvre grands les yeux.

BERTRAND

Je rêve ! Je suis Flor. Et Blancheflor, c'est Elle !
À moins que, ma blessure ayant été mortelle,
Mon réveil maintenant se fasse en paradis.

MELISSINDE

Entends-tu, Sorismonde ?

SORISMONDE

Il va mieux, je vous dis.

BERTRAND

Je ne me souviens plus... j'éprouve une faiblesse...
Ce bras contre ma joue... Oh ! non, laissez !

MELISSINDE

Je laisse.

BERTRAND

Ô brillante fraîcheur de ce bras inconnu,
De ce bras fin, de ce bras nu !

MELISSINDE

Mais c'est vrai, - nu !

BERTRAND

Mais qui donc êtes-vous ?

MELISSINDE

Vous savez bien, messire,
Celle à qui vous aviez une nouvelle à dire...
Mais vous êtes tombé du long, évanoui !

BERTRAND

Oh ! non ! vous n'êtes pas la Princesse ?

MELISSINDE

Mais oui !

BERTRAND

Vous, mais alors !... Vous, la Princesse !... – À la malheure !

Et moi !... Grand Dieu !... Courons, car l'heure passe, l'heure
Passe !... Ouvrez ce vitrail. Regardez... je ne puis...
Que voyez-vous ?

MELISSINDE

Mais la terrasse en fleurs.

BERTRAND

Et puis ?

MELISSINDE

La mer.

BERTRAND

Sur la mer voyez-vous une galère franque ?

MELISSINDE

Une petite nef ventrue, au loin, là-bas,
À l'ancre, – et qu'en effet hier je ne vis pas !

BERTRAND

C'est elle ! Et tout en haut du mât ?

MELISSINDE

Des hirondelles !

BERTRAND

Et pas de voile noire à la vergue ?...

MELISSINDE

Des ailes,
Des ailes d'alcyon, blanches !

BERTRAND

Il est donc temps !
Oh ! madame, courons ! - Oh ! Vierge qui m'entends,
Prolonge un peu sa vie, et qu'il quitte ce monde,
L'ayant vue ! Il mourrait si content !

MELISSINDE

Sorismonde,
Regarde, en ses beaux yeux désespérés, des pleurs !

BERTRAND

Il mourrait si content ! Car c'est la fleur des fleurs,
Et c'est l'étoile des étoiles ! – et les rêves
Seront outrepassés ! Et les peines grièves,
Et tous les souvenirs amers s'aboliront,
Sitôt qu'il recevra la clarté de ce front,
Qu'il pourra contempler entre les grands cils fauves.
Ces yeux bleus, qui sont gris, et qui pourtant sont mauves
Voyant celle dont, sans la voir, il fut épris,

Ah ! je comprends qu'il faut qu'il la voie à tout prix !
– Hélas ! on ne peut plus le transporter à terre !
Venez donc apparaître au pauvre grabataire
De qui l'instant dernier sera délicieux,
S'il ferme sur l'image adorable ses yeux !
Ne vous reculez pas d'une façon hautaine !
Ne redevenez pas la Princesse lointaine !
Princesse d'Orient, Princesse au nom de miel,
Venez pour que, vivant, il connaisse le ciel,
Et venez, pour qu'il ait, sur sa nef misérable,
Le mourir le plus doux, - et le plus enviable !

MELISSINDE

Mais de qui parlez-vous?

BERTRAND

De ce Joffroy Rudel

MELISSINDE

Mais alors, vous, messire,
Vous, qui donc êtes- vous?

BERTRAND

Bertrand d'Allamanon,
Son frère, son ami... Ho ! venez vite !

MELISSINDE

Non.

Mélinde sort, Sorismonde la suit, Bertrand reste seul un instant

Acte III

Scène I

SORISMONDE

J'ai dit que vous vouliez, à tout prix, la revoir.
Elle hésite. Va-t-elle ou non vous recevoir ?
Espérez !

BERTRAND

Mais le temps presse !

SORISMONDE

Quelle aventure !

BERTRAND

La voile ?...

SORISMONDE

Elle est toujours blanche dans la mâture.
– Tiens, voici sur le port que, dans un deuil profond

Les gens du Chevalier aux Armes Vertes font
Tous leurs préparatifs de départ. Leur galère
De ses rames, déjà, bat lourdement l'eau claire.
Ah ! lorsque dans Byzance arrivera la nef,
Portant le Chevalier, corps sanglant et sans chef,
Au récit que feront ses janissaires mornes,
La colère de l'Empereur sera sans bornes !

BERTRAND

Comme ils se sont faits durs, soudain, ses yeux si doux
Et ce brusque refus, pourquoi ? Que croyez-vous?

SORISMONDE

Ah !

BERTRAND

Pourquoi ce refus?

SORISMONDE

Elle !

BERTRAND

Je vous en prie,
Dites-lui bien...

SORISMONDE

Entrez dans cette galerie.

Bertrand sort

Scène II

MELISSINDE

Sorismonde, ma fille, approche, écoute ici...
Qu'est-ce que tu peux bien penser de tout ceci ?

SORISMONDE

Ah !...

MELISSINDE

Pourquoi ce refus, cette subite rage !
C'était l'énervement, n'est-ce pas, de l'orage ?
Mais j'ai brûlé le cierge et j'ai dit l'oraison.
Ce refus, n'est-ce pas, n'avait pas de raison ?
Semblait-il de l'humeur, semblait-il la rancune
D'une déception ? Non, n'est-ce pas, d'aucune !
Ce refus n'avait pas de raison, n'est-ce pas ?

SORISMONDE

Vous savez bien qu'il en avait une.

MELISSINDE

Plus bas !

SORISMONDE

Rassurez-vous. Voici celle que je devine :
Celui qui vous fut cher dans la splendeur divine
D'un rêve, vous avez un recul naturel
Au penser de le voir affreusement réel,
Quand ses yeux sont hagards, violettes ses lèvres,
Moites ses maigres mains, de la moiteur des fièvres.
Vous avez donc voulu, gardant pour l'avenir
De votre noble amour un noble souvenir,
Ignorer quel objet funeste on enlinceule.

MELISSINDE

Ah ! merci ! – C'est bien là la raison, c'est la seule !
Oui, la seule raison pourquoi j'ai dit ce non.
– Et l'on peut faire entrer sire d'Allamanon.

SORISMONDE

Puisque vous refusez, à quoi bon ?

MELISSINDE

Je refuse...
Mais de sa lâcheté mon âme est trop confuse.
Je dois donner encor cette chance au mourant
D'entendre, en sa faveur, plaider sire Bertrand.

Sorismonde sort et Bertrand rentre

Scène 3

BERTRAND

Oh ! merci de m'avoir permis de vous revoir !
Insister, insister encor, c'est mon devoir,
Puisque la voile est blanche et que Rudel respire.

MELISSINDE

Peut-être n'est-il pas si mal qu'on veut le dire.

BERTRAND

Ne parlez pas ainsi. Ces instants accordés
Le sont pour me laisser vous convaincre.
Oh, tout à l'heure, là, je suis resté stupide !...
La claire vision avait fui, si rapide,
Témoignage léger par vos voiles laissé,
Pareille à cette odeur qui lorsque avait passé
Cléopâtre, devait longtemps embaumer Tarse,
N'eût encore flotté, subtilement éparsé !...

MELISSINDE

Ce parfum est-il ce parfum oriental,
Cet ambre auquel s'ajoute un soupçon de santal,

Et que je porte au bras dans ces toutes petites
Cassolettes d'or fin ? Est-il celui-là, – dites?

BERTRAND

Lui-même auquel s'ajoute infiniment de vous !

MELISSINDE

Puisque vous m'implorez, demeurez à genoux.

BERTRAND

De qu'est Rudel, comment, moi, vil, le faire entendre
Ah ! ce grand esprit doux, cette âme triste et tendre,
Et son amour pour vous, ce merveilleux roman,
Suis-je digne de vous en parler ?

MELISSINDE

Parlez-m'en.

– Vous l'aimez donc beaucoup?

BERTRAND

Je l'admire et je l'aime
Quand il arriva dans Aigues-Mortes, si blême,
Une admiration soudaine m'enflamma,
J'allai le voir...

MELISSINDE

Et tout de suite, il vous aima?

BERTRAND

Je l'aimai tout de suite, et j'entrai dans son rêve
Je devins son ami, son frère, son élève.
Il me faisait, du matin rose au couchant roux,
Répéter les beaux vers qu'il composait pour vous.

MELISSINDE

Vous deviez bien les dire avec votre voix chaude !

BERTRAND

Ah, ses plaintes, ses pleurs, ses prières, ses trances.
La nuit, quand je restais à veiller près de Lui !

MELISSINDE

C'était donc toujours vous qui le veilliez la nuit

BERTRAND

Le voyage, comment, femme, te le décrire,
De cet agonisant cinglant vers ton sourire?
Notre coque craquait, vagues, à votre attaque,
Et l'on eût dit la nef du propre roi d'Ithaque !
Mais le mourant vivait, soutenu par sa foi,
Et son rêve gagnait les autres, après moi.
Nos hommes ne sont plus que des spectres étranges;

Nos mâts sont des tronçons; nos voiles sont des franges ;
Plus d'espoir ; Rudel meurt ; soudain. Terre ! Ah, songez !...

MELISSINDE

Ah, je songe que tu courus tous ces dangers

BERTRAND

Moi ?

MELISSINDE

Toi. Pour lui, – pour lui – permets donc que j'en sente
La beauté, que j'en sois, pour lui, reconnaissante !...

BERTRAND

Madame !...

MELISSINDE

Peux-tu donc être modeste au point
De vouloir que ton cœur ne s'aperçoive point !
Tu fus un chevalier loyal, un ami rare...
Et je vais, ma galère, ordonner qu'on la pare...

Scène IV

BERTRAND

Elle vient. – Ce refus n'était qu'un cruel jeu !...
Pauvre ami, qui l'attends comme on attend un ange,
Tu mourras donc heureux, Joffroy Rudel !

Mélinde sort et Squarciafico rentre

SQUARCIAFICO

Qu'entends-je ?
Joffroy Rudel, ce n'est pas vous ?

BERTRAND

Moi ?

SQUARCIAFICO

Diavolo !
Mais tous mes beaux espoirs, alors, sont à vau-l'eau !

BERTRAND

Vos espoirs ?

SQUARCIAFICO

Oui, voyant ta fière tête brune,
Je m'étais dit : c'est lui ! Nous tenons la fortune !

BERTRAND

La fortune ?

SQUARCIAFICO

Mais oui. Je m'étais dit : voilà
Ce poète de qui l'amour nous affola !
Il arrive en vainqueur, se fait un jeu d'occire
L'affreux gardien : on va l'épouser, ce beau sire !

BERTRAND

Hein ?

SQUARCIAFICO

Et c'était parfait !... Manuel et les siens
Détestent les Génois et les Vénitiens.
Qu'on laisse notre ville aller comme elle allait !
Un poète, c'était le roi qu'il nous fallait !
Ils n'auraient pas, feignant un zèle qui redouble,
Voulu nous empêcher...

BERTRAND

De pêcher en eau trouble.

SQUARCIAFICO

Oui, de... Mais non, voyons, tu me comprends !

BERTRAND

Très bien.

SQUARCIAFICO

Rudel meurt. Ce voyage alors ne sert à rien !

Mélessinde rentre

Scène V

MELISSINDE

Quel est ce bruit ?

BERTRAND

Serpent !

SQUARCIAFICO

Serpent ! soit ! – Mais qui veut m'écraser s'en repent !

BERTRAND

De ta vile piqûre au talon, je n'ai cure !

SQUARCIAFICO

Je la ferai peut-être au cœur, cette piqûre !

MELISSINDE

Mon hôte menacé par toi, fourbe éhonté !
Sois donc avant demain sorti de ma comté !
Et si dans Tripoli tu te trouves encore

À l'aube, tu seras mis en croix à l'aurore !

SQUARCIAFICO

Banni !... Mais c'est la ruine !
Et pour toi ! – Tu verras
Je saurai me venger !...
Ces Français, quels ingrats !

Squarciafico sort

MELISSINDE

Vous voyez, j'ai banni cet homme pour vous plaire.

BERTRAND

Cet homme avait, cet homme...

MELISSINDE

Il vous mit eu colère.
Cela suffit. Mais nous partons dans un instant.
Descendez et voyez si ma galère attend,
Si mes nochers... Allez...

Bertrand sort et Sorismonde rentre

Scène VI

MELISSINDE

Donne mon diadème !
Ne m'ayant jamais vue, oh, bien sûr, ce qu'il aime,
Descendez ce manteau qui m'est une géhenne
Dans la galère... Allez ! Allez vite ! – Toujours
Plus lourds, ces cabochons, ces ors, toujours plus lourds ! –
Au moment d'arriver, je reprendrai ces pierres !
Crois-tu qu'il me faudra lui fermer les paupières !

SORISMONDE

Ce spectacle à vos nerfs émus sera malsain.
Envoyez votre prêtre ou votre médecin !

MELISSINDE

Ah ! tes façons d'arranger tout sont désinvoltés !...
C'est vrai que cependant j'ai d'obscures révoltes
À m'en aller vers lui, blême, près au tombeau,
Au lieu de garder l'autre ici, vivant et beau !

SORISMONDE

Défaites donc un lien chimérique, madame !
Restez et reprenez votre liberté d'âme !
Puisque vous aimez l'autre, – eh ! qui vous interdit ?..

MELISSINDE

J'aime l'autre ? – Ah ! c'est vrai, c'est vrai, je te l'ai dit !

SORISMONDE

Cet amour vous désole. Et moi, j'en suis ravie,
Car vous sortez du rêve et rentrez dans la vie !

MELISSINDE

Hélas ! la sœur des lys en est-elle donc là,
Pour le premier qui, jeune et viril, lui parla ?...

SORISMONDE

La nature, madame, a de telles revanches !

MELISSINDE

Parce que j'ai tenu ses mains mâles et blanches
Qui, froides, ont repris, dans mes mains, leur chaleur...
Et parce que son souffle !... Oh ! non, pas pour ces choses !
Mais parce que d'abord je l'ai pris pour... Tu l'oses
Soutenir à toi-même, ô folle ! Comme si
Ce n'était pas l'amour qui t'abusait ainsi ?

SORISMONDE

C'est clair.

MELISSINDE

Que j'eusse appris jadis avec ivresse
Que mon rêveur tentait de joindre sa princesse !
Et maintenant il vient, ce prince malheureux,
Il vient, et les dangers qu'il encourt sont affreux.

SORISMONDE

Eh, oui !...

MELISSINDE

Trop bien choisi ! Comprends-tu, Sorismonde
Pourquoi, si brun, il a parfois – la voix si blonde,
Et si fier, dans son œil timide et triomphant,
L'irrésolution charmante d'un enfant ?

SORISMONDE

Vous aimez. Donc, restez. La raison...

MELISSINDE

Est stupide !
Il y a bien des cœurs désespérément doubles !
Celui dont si longtemps mes rêves furent pleins.

SORISMONDE

Faites donc sur la nef une apparition,
Et vous pourrez après...

MELISSINDE

Conciliation

Que ta raison devait proposer ! Ruse indigne !
À ce vil dénouement, que, moi, je me résigne ?
Faire mourir Joffroy Rudel entre mes bras
Et revenir avec son ami, n'est-ce pas ?

SORISMONDE

Qu'allez-vous chercher là d'encore trop subtil ?

MELISSINDE

S'il se savait aimé, Bertrand, que ferait-il ?

SORISMONDE

Ah, je comprends...

MELISSINDE

Voilà ce qui surtout me tente.

SORISMONDE

Vaincre sa loyauté, – peut-être résistante ?

MELISSINDE

Eh bien, oui, ce serait un atroce succès.
Mais quelle n'a rêvé de ces cruels essais ?
Oui, quelle femme un peu digne du nom de femme ?
Qu'on doit l'aimer celui que l'on rendit infâme
Et qu'il faut consoler de ce qu'il fit pour nous !
Hommes, qu'à notre cœur, ce doit donc être doux
De voir humilié pour nous d'une bassesse
Ce misérable honneur dont vous parlez sans cesse !
Quelle ne s'est sentie, ainsi que je me sens,
Le désir d'être la mauvaise aux yeux puissants,
Brisant d'une vertu la marche triomphale.

Sorismonde sort et Bertrand rentre

Scène VII

BERTRAND

Pourquoi me regardez de ces larges yeux vagues ?
Pourquoi tourmentez-vous avec fièvre vos bagues ?

MELISSINDE

Peut-être ai-je un motif qui me rend importun
De vous suivre là-bas...

BERTRAND

Vous en avez aucun !

MELISSINDE

Pourtant, je temporise encore, et je frissonne...
Et si j'aimais quelqu'un ?

BERTRAND

Non, vous n'aimez personne !

MELISSINDE

Il a bien dit cela ! – Mais hélas ! c'est ainsi :
J'aime, et c'est l'amour seul qui me retient ici.

BERTRAND

Vous en aimez un autre !... Ah ! – Qui ? – Je tuerai l'homme !

MELISSINDE

Vous ne le tueriez pas sachant comme il se nomme.

BERTRAND

Son nom, dites-le moi !
Ne dites pas son nom ! Ne dites pas son nom !
Car si c'est celui-là...
Lui, surtout, je le tue !

MELISSINDE

Oh ! ne vous frappez pas, puisque je me suis tue !

BERTRAND

Je suis un chevalier déloyal.

MELISSINDE

Votre honneur
Est sauf.

BERTRAND

Non ! – Car je viens d'éprouver du bonheur.

MELISSINDE

Ah, je suis fière alors de votre félonie !

BERTRAND

Mais je ne peux pas être un voleur d'agonie !
Va vers le malheureux ; ton cœur n'est pas mauvais !

MELISSINDE

Et c'est pourquoi je n'y vais pas. Car si j'y vais !...
Pourrai-je devant lui me défendre d'émoi ?
Je l'ai longtemps aimé, Bertrand, comprenez-moi...
Voir les yeux de Rudel ! Je n'irai pas là-bas !
À moins que maintenant vous n'insistiez encore !

BERTRAND

Ah, que sais-je ?... Je veux... Rudel... Je vous adore !
– Non, détourne de moi ce regard de langueur !...
Ce vitrail ouvert là, sur la mer, me fait peur.

MELISSINDE

Eh bien, il est fermé !... Là, je t'ai, je te garde.
Fermé, te dis-je, et plus jamais on n'y regarde !
Ignorons ! N'est-on pas très bien dans ce palais ?...
Il y a des parfums dans l'air, respirons-les !
De ce palais jamais, jamais plus tu ne bouges.
Tu vois, on a jonché de chaudes roses rouges
Le sol fleurdelisé ce matin de lys froids.
- Le vitrail est fermé, te dis-je, plus d'effrois ! –
Pour la fleur amoureuse ; il faut que tu souries
Va, nous ne saurons rien, et comment saurions-nous ?
Nous n'interrogerons personne. À mes genoux
Tu vivras. Rien n'est vrai d'ailleurs que notre étreinte.
Quel remords aurions-nous, et quel sujet de crainte ?
Qui donc nous a parlé d'une nef, d'un Rudel ?
Personne ! Rien, sinon notre amour n'est réel !
Derrière ce vitrail, la rive d'or s'échancre
D'un golfe bleu, tout bleu, sans une nef à l'ancre !
Un jour, dans bien longtemps, quand nous le rouvrirons,
Ce vitrail, de nos peurs absurdes nous rirons,
Car nous ne verrons rien ! Et quelle est cette histoire,
D'une voile qu'on doit hisser d'étoffe noire ?
C'est un conte, Bertrand ! – Le vitrail est fermé !
Ne pense à rien, ne pense à rien, mon bien-aimé !
Et pourquoi supposer quelque chose d'horrible
Derrière ce vitrail ? Il n'a pas l'air terrible.
Tu vois, il rit, avec de l'or et de l'émail...

BERTRAND

Vous ne pouvez que me parler de ce vitrail.

MELISSINDE

Mais c'est faux. Je ne peux vous parler. – Oh ! je t'aime.
Je ne veux te parler que de toi, de moi-même...
Comme à ton large col cette agrafe est d'un bel
Effet. Qui t'a donné cela ?

BERTRAND

Joffroy Rudel.

MELISSINDE

Eh bien ! quoi ! tu n'as qu'à l'arracher !...

BERTRAND

Ô mon frère,
C'est avec tes bijoux que j'ai plu !

MELISSINDE

Pour me plaire.
Tu n'avais qu'à venir dans ton justaucorps brun
Souillé, troué, sentant la bataille et l'embrun,
Avec ton air de jeune aventurier farouche,
Et ton col aurait eu pour agrafe ma bouche.

Ne te recule pas. Donne tes yeux charmants.
Quand ton regard me fuit, tu sais bien que tu mens.
Tu sais bien...

BERTRAND

Je sais bien que ta voix me pénètre...

MELISSINDE

On évite
De se trouver en face... et l'on approche, ainsi !...
Eh bien ! restons ici !... l'on ne voit rien d'ici ;
Ensevelissons-nous dans notre amour profonde,
Et faisons comme tous les heureux de ce monde !

BERTRAND

Ah ! que dis-tu ?

MELISSINDE

Je dis que ceux qui sont heureux
Ont tous cette fenêtre ouverte derrière eux,
Et sentent tous, au froid qui leur souffle sur l'âme,
Qu'ouverte derrière eux la Fenêtre réclame !
Mais tous restent blottis, refusent d'aller voir
Car ils verraient la nef d'un douloureux devoir,
Les appelant loin du bonheur qui les accroche,
Ou bien, s'il est trop tard, ils verraient le reproche
Tous, ils veulent garder le cher bonheur, le rêve
Qu'un seul regard jeté par la fenêtre enlève,
Tous veulent ignorer s'ils sont des assassins !...
Faisons comme eux : restons dans les lâches coussins !

BERTRAND

Le pouvons-nous ? Hélas, ai-je l'âme, as-tu l'âme
Qu'il faudrait pour cela, pour être heureux ainsi ?
Ah ! nous ne sommes pas de ces gens-là !

MELISSINDE

Mais si !
Je t'aime !

BERTRAND

Mélessinde, je t'aime !
Quelle fée a prévu dans ton nom de baptême,
Dis tes cheveux de miel, et tes lèvres de miel ?

UNE VOIX

La mer est belle !... – Oh ! Oh ! Regardez !
Voyez-vous cette nef ?
Oui, regardez, ils ont hissé la voile noire !
Je descends jusqu'au port ! – Les autres, venez-vous ?

BERTRAND

Ho ! ho ! ho !... C'est fini !
Mort !...Il est mort ! lui mort ! mon frère ! mon ami !
C'est fini ! Qu'ai-je fait ? Sans le bonheur suprême
Qu'il rêvait ! Qu'ai-je fait ? Qu'avez-vous fait vous-même !

MELISSINDE

C'est affreux. Mais du moins, maintenant, je vous ai.

BERTRAND

Oui, vous avez un traître, oh ! le digne épousé !

MELISSINDE

Mais traître par amour, n'est-il pas beau de l'être ?

BERTRAND

Ah ! je n'ai même pas la beauté d'un grand traître !
Je suis, non le héros de qui le crime est fier,
Mais l'enfant qu'amollit chaque douceur de l'air,
Le faible cœur dont l'existence à la dérive
N'est qu'une trahison incessante et naïve !
Mais me faire trahir, c'est trop facile, moi !
J'appartiens tout entier au plus récent émoi.
Oui, je fus ce matin héroïquement brave,
Et puis, voilà !... pour un parfum, je suis esclave !
Le moment me possède ! Oh ! je me connais bien.
Vous m'avez, dites-vous ? M'avoir, c'est n'avoir rien !
C'est avoir un jouet de la brise, un poète
Instable, une eau fuyante où l'heure se reflète !

MELISSINDE

Bertrand, vos remords vous égarent...

BERTRAND

Mes remords
Prouvent que je ne suis pas même de ces forts
Oui, j'ai de beaux élans ; je promets ; ma voix vibre ;
Mais de persévérer, je ne suis jamais libre !
– Oh ! ce long, dévouement pour trahir à la fin !
Ce crime, pour après s'en repentir en vain !

MELISSINDE

Bertrand...

BERTRAND

Ah ! puisses-tu, souffrant de ta méprise,
Me mépriser autant que, moi, je me méprise,
Ô toi, qui par ton art circéen et subtil
M'as perdu, qui pour un caprice...

MELISSINDE

Que dit-il ?
N'a-t-il vu qu'une femme en moi, qui s'est offerte ?

Et n'a-t-il pas au crime, au remords, à la perte
De l'honneur, aperçu de compensation
Dans une entière et très altière passion ?

BERTRAND

Oui; c'est elle qui m'a perdu, c'est elle !
Non,
Je n'ai pas dit cela ! Ho ! pardonne ! Oh ! pardon
Après ce que j'ai fait, j'ai besoin de tes lèvres !
C'est impossible, après cela, que tu m'en sèvres !

MELISSINDE

Non, trop tard ! Laissez-moi ! Quels sentiments infimes !
– Voilà pourquoi, la chose horrible, nous la fîmes ! –
Mais puis-je t'accabler, malheureux, quand sur moi
Je suis déçue, hélas, encor plus que sur toi !

BERTRAND

Tout est fini.

MELISSINDE

Fini.

BERTRAND

Mélessinde...

MELISSINDE

Bertrand...

BERTRAND

Et penser ce qu'il a dû souffrir en mourant

MELISSINDE

Grâce, cher mort trahi, ne prends pas de revanche.
J'irai chercher ton corps...
Bertrand ! la voile est blanche !

BERTRAND

Dieu !

MELISSINDE

Mais on a parlé...

BERTRAND

De la voile de deuil
De ce vaisseau qui fuit, emportant le cercueil
Du Chevalier aux Armes Vertes à Byzance !
Oh ! mais à notre nef qui, là-bas, se balance.
La voile est blanche encor !

MELISSINDE

Blanche sur le ciel bleu !

Blanche comme un espoir de pardon ! Oh ! mon Dieu,
Prolongez la blancheur encor de cette voile,
Car cette voile blanche est ma suprême étoile !
Devoir dont vainement on étouffe l'appel,
Je viens vers toi ! Je viens vers toi, Joffroy Rudel !
Oui, je viens ! Et tu m'es à cette heure derrière
Plus cher de tout le mal que j'ai failli te faire !

Le bateau en redevient un, arrivent Bruno, Squarciafico et Trophime

ACTE IV

Scène I

SQUARCIAFICO

Voilà ce que j'avais à vous dire !... Elle l'aime,
Il l'aime !... Et leur retard s'explique de lui-même !
Oui, votre ami Bertrand...
Non ! La Princesse...
Donc le félon...
Mais ils sont fous !
Oui, là-bas, elle et lui, Prince ! m'entendez-vous ?
Tandis que votre cœur s'obstine à les attendre...

BRUNO

Le prince ne peut plus, messire, vous entendre.

SQUARCIAFICO

Ah ! ce serait pourtant un supplice bien grand,
Pour l'autre, de savoir que le prince, en mourant
A tout su ; ce serait le supplice le pire !

BRUNO

Le prince ne peut rien entendre, ni rien dire.
Il ne garde de vie encor que dans les yeux.

SQUARCIAFICO

Oh ! mais il faut qu'il sache !...

BRUNO

Il n'entend plus.

SQUARCIAFICO

Ô rage ! – Vous, du moins, si l'hypocrite fourbe
Ose ici revenir, et s'il pleure et s'il courbe
Faussement le genou devant le mort trahi,
Dites-lui que Rudel l'a méprisé, haï,
Maudit, et qu'il a pu, quand j'ai parlé, m'entendre !

BRUNO

Je vous livre cet homme, et vous pouvez le pendre.

SQUARCIAFICO

Comment ?

TROPHIME

Jamais

La Princesse n'eût fait cela !

SQUARCIAFICO

Mais...

TROPHIME

Pas de mais !

Nous n'admettrons jamais qu'on touche à la Princesse

Elle viendra !

C'est sûr !

On en a la promesse

De messire Bertrand !

SQUARCIAFICO

Écoutez... puis après...

BRUNO

Ah ! vous devez avoir de fameux intérêts

À faire ce mensonge !

SQUARCIAFICO

Oh ! mais quelles cervelles !

BRUNO

Ah ! tu viens apporter des mauvaises nouvelles?

SQUARCIAFICO

Mais...

BRUNO

Tu viens arracher aux malheureux l'espoir ?

SQUARCIAFICO

Mais...

BRUNO

Tu viens dire à ceux qui vivent pour la voir,

Qu'ils ne la verront pas?...

SQUARCIAFICO

Mais...

BRUNO

Ta malice couvre

De bave notre idole à tous !

SQUARCIAFICO

Mais je vous ouvre
Les yeux !

BRUNO

Si nous voulons les garder fermés, nous !

SQUARCIAFICO

Vous êtes fous !

BRUNO

Et si nous voulons être fous !
Ah ! tu veux nous ôter la Princesse lointaine !
C'est bon, c'est bon, on va te suspendre à l'antenne !

SQUARCIAFICO

Non !

BRUNO

Faisons-lui comme on leur fait dans les marines
Du Nord ! – Clouons au mât sa main, en y plantant
Un couteau bien tranchant, dans la paume, au mitan ;
Puis, lui-même, il devra, sous le fouet, sans coup brusque,
Retirant doucement sa main, se l'ouvrir jusque
Vers l'entre-deux des doigts !

SQUARCIAFICO

Mais je suis citoyen de Gêne !

BRUNO

Hein ?
Oh !
Ah !
Diable !
Qu'allions-nous faire là, nous, d'irréparable ?
... Messire est citoyen de Gêne !

SQUARCIAFICO

Ah ! Ah ! Génois !...

BRUNO

Alors !... Je m'en soucie autant que d'une noix.

SQUARCIAFICO

Hein ?

BRUNO

À l'eau donc, Génois, et nage jusqu'à Gêne !

SQUARCIAFICO

Au secours !

TROPHIME

Non ! C'est suffisant !

BRUNO

Prière vaine !

Il peut nager, il n'est pas cousu dans un sac !

SQUARCIAFICO

J'ai de l'argent...

BRUNO

À l'eau !

SQUARCIAFICO

J'ai de l'or.. Je vous...

TROPHIME

Qu'avez-vous fait ?

BRUNO

Noyé, dans la fleur de son âge.

Laissez ! C'est un méchant ! Il sait nager !...

SQUARCIAFICO

Je nage !

BRUNO

Eh bien ! Attends !

TROPHIME

Non ! Non !

Voyez-là-bas ! C'est rose !

C'est doré ! Cela vient !

Noël ! Car le Génois a menti, par cautèle !

On n'en peut plus douter !... Des musiques !... C'est Elle !

Une galère en or qui lance des rayons !

C'est Elle ! Je vous dis que c'est Elle, voyons !

Merci de n'avoir pas permis, ô divin Père,

Qu'au moment de mourir cette âme désespère !

BRUNO

La vois-tu, la Princesse ? – Où donc est-elle ? – Elle est

Debout, sous l'écarlate en feu du tendelet !

Qu'Elle est belle !

La nef glisse vite et se berce,

Laissant traîner dans l'eau de grande tapis de Perse !

Bruno sort

TROPHIME

La reine de Saba !

Levons les bras ! Crions !

Méïissinde ! – Gloire à la Princesse ! – Ho ! ho ! Vive
La Princesse ! – Noël !
Le prince ! Son manteau ! Vite, il faut le parer !
Transportons-le plus loin, – pour pouvoir préparer
Méïissinde à le voir. Las ! car ce pauvre prince
Est effrayant. L'œil est vitreux. Le nez se pince.
Silence ! – Rangez-vous ! – Elle ! – Ne poussez pas !
– À genoux ! – Elle ! – Chut ! – Elle !
La sainte Vierge !

Méïissinde rentre suivie de Bertrand

Scène II

MELISSINDE

Oh ! tous ces pauvres gens qui, là, sont à genoux !
Pouvais-je imaginer une misère telle ?
Oh ! mes amis !

TROPHIME

C'est Elle qui dit ça, – c'est Elle !

MELISSINDE

Oh ! tous ces malheureux, haïllonneux et hagards !
Et je mets de la joie en ces pauvres regards,
Moi ? - J'adoucis ces maux ! – Comme mon cœur se serre !–
Pouvais-je deviner, même au récit sincère
Que me faisait Bertrand, pouvais-je m'émouvoir ?
Oh ! tout ce qu'on nous dit... rien, – il faut venir voir ! –
Mais lui... Joffroy Rudel?...

TROPHIME

Madame, du courage !
Il faut vous dire, – il est si mal ! – et son visage...

MELISSINDE

Ah !.. son visage ? Eh bien, je vaincrai mon émoi !

TROPHIME

Alors... approchez-vous...

MELISSINDE

Ho ! Dieu ! Pour moi..., pour moi !...

TROPHIME

Nous l'avons revêtu de ses habits princiers.
Il n'a pas un instant douté que vous vinssiez.
Il n'entend, ni ne parle. On craignait que sa vue...
Mais c'est lui, le premier de tous, qui vous a vue !

MELISSINDE

Pendant l'affreux retard pas un instant douté !...

TROPHIME

Non, madame ! Pas plus que nous, en vérité !

MELISSINDE

Pas plus que vous ?

TROPHIME

Morbleu, vous autres, bouches closes !
Même quand le Génois a raconté des choses !

MELISSINDE

Le Génois ! – Devant lui ?

BERTRAND

L'infâme !... On aurait dû

TROPHIME

Il n'a rien entendu.

RUDEL

Si, – j'ai tout entendu.

MELISSINDE

Ah ! grand Dieu ! Qu'avez-vous pu penser ?... Quelle honte !...

RUDEL

J'ai pensé : qu'est-ce que ce méchant fou raconte ?
Oh ! mais je n'ai pas dit un mot, même tout bas !
Vous alliez arriver ! Il ne fallait donc pas
– Les mots étant comptés quand le souffle s'opprime –
En dire un seul qui ne fût pas à la Princesse.
Je n'écoutais pas cet homme seulement !
Je regardais, là-bas. J'avais le sentiment
Qu'il fallait regarder là-bas, toujours, sans faute,
Que ce regard muet appelait à voix haute,
Et que sa fixité, la force de sa foi,
Irrésistiblement vous tireraient à moi,
Eussiez-vous même été, d'un charme, retenue !
Et vous voyez bien que vous êtes venue.
Bertrand, merci ! Ta main ?
Toi, tu ne m'as pas cru
Capable, au seul récit d'un mauvais inconnu,
D'outrager ton cher cœur même d'une pensée ?

MELISSINDE

Ah ! cette foi si noble...

RUDEL

Elle est récompensée !
Vous êtes là. J'ai donc tout ce que j'ai rêvé !
La princesse est venue ; ô ma princesse, avé !

BERTRAND

Je ne peux, ça m'étouffe, il faut que je lui dise.-

TROPHIME

Quoi, mon fils?

Non ! c'est trop à toi-même songer !

Tu voudrais par l'aveu lâche, te soulager,

Troubler, pour te sentir moins vil, sa dernière heure !

Non ! garde le silence, et que paisible, il meure !

BERTRAND

Mais il saura bientôt combien je le trompais !

TROPHIME

Alors son âme ayant l'imperturbable paix

Ne sera qu'indulgence et tendresse chrétienne,

Mon fils, en connaissant la misérable tienne.

MELISSINDE

Oh ! qu'il revienne à lui, mon Dieu ! Sa noble foi,

J'y répondrai ! J'incarnerai son rêve en moi !

En croyant à des fleurs souvent on les fait naître :

La dame qu'il voulut me croire, je veux l'être !

Je veux, pour expier, adoucir cette mort,

Et tant mieux s'il m'en coûte un douloureux effort !

Il faut que, grâce à moi, ce malheureux poète

Sorte, sans y penser, de sa vie inquiète,

Et prenne, tout distrait par mon sourire cher,

L'obscur voie où doit s'engager toute chair !

RUDEL

Je n'avais pas rêvé...

MELISSINDE

Je viens à votre appel...

Je savais votre amour et sa longue constance –

Oui, depuis bien longtemps et par plus d'une stance

Des Pèlerins qui vont chantant, et des jongleurs

Vous étiez donc pareil à nos palmiers en fleurs

Dont les fleurs sont, au loin, à d'autres fiancées...

Vers les miennes venaient, dans le vent, vos pensées !

Quand vous pleuriez, le soir, des pleurs qu'on croyait vains,

Mon âme les sentait ruisseler sur mes mains !

RUDEL

Une pareille joie est-elle bien certaine?

MELISSINDE

Comment la trouvez-vous, la Princesse lointaine ?

RUDEL

Je la regarde... éperdument ! – Oh ! tous mes vœux !
Elle est bien comme je voulais ! Ses longs cheveux
Échappent au tressoir en une double vague,
Et mon dernier soleil rit dans sa grosse bague !
Tu fais trembler pour son col frêle, ô lourd collier !
Son sourire étranger m'est déjà familier !
Sa voix, où l'on entend un tumulte de sources.
Se boit comme une eau fraîche après de longues courses

MELISSINDE

Voici pour votre doigt ma bague d'améthyste
Dont la couleur convient à notre bonheur triste ;
Voici pour votre cou mon collier à blason !...
Et voici mes cheveux, puisque, nouveau Jason,
Ils sont la Toison d'or qu'au prix de tant de luttes,
De tant de maux, de tant de soupirs, vous voulûtes !

RUDEL

Ils vous font peur, mes yeux déjà gris et vitreux ?

MELISSINDE

Et voici maintenant mes lèvres sur vos yeux !

RUDEL

Mes lèvres vous font peur, que gercèrent les fièvres ?

MELISSINDE

Et voici maintenant mes lèvres sur vos lèvres !

RUDEL

Bertrand !
J'avais promis de vous dire aujourd'hui
Quel fut pour moi le cœur de ces gens...
Toi, dis-lui.

BERTRAND

Si vous saviez sous ces peaux rudes et tannées
Quelles âmes d'enfants, ouvertes, spontanées !
Aimez-les, ces obscurs à la simple ferveur,
Ces dévouements actifs qui portaient le rêveur !
Comme les chardons bleus qui poussent sur les plages,
Ils ont des cœurs d'azur dans des piquants sauvages !...

MELISSINDE

Eh bien ! je leur souris...

RUDEL

Je grelotte...

MELISSINDE

Joffroy,
Vous êtes dans mes bras, serré...

Songez à nos amours ! – Songez à la hauteur
Où parmi les amants, notre gloire nous guinde !
Songez que je suis là, – que je suis Mélissinde ;
Répétez-moi comment vous m'aimez et jusqu'où !

RUDEL

Ah ! je meurs !...

MELISSINDE

Regardez ces perles à mon cou !

RUDEL

Oui, votre cou divin... Oh ! mais tout se dérobe...
Je sens que je m'en vais...

MELISSINDE

Tenez-vous à ma robe !
Prenez-moi bien. Entourez-vous de mes cheveux !

RUDEL

Oui ! Vos cheveux encore ! encore ! je les veux !
Je suis dans leur parfum, – je suis...

MELISSINDE

Joffroy Rudel, que nos amours ont été belles !
Nos âmes n'auront fait que s'emmêler des ailes !

RUDEL

Votre manteau, brodé de pierres et d'orfrois,
Je voudrais le toucher ; – mes doigts sont déjà froids –
Mes doigts ne sentent plus les orfrois et les pierres ;
Mes doigts sont déjà morts...
Parlez. car votre voix est la musique même,
Sur quoi j'avais rêvé de mourir.

MELISSINDE

Je vous aime.

RUDEL

Ah ! je m'en vais, – n'ayant à souhaiter plus rien !
Merci, Seigneur ! Merci Mélissinde ! – Combien,
Moins heureux, épuisés d'une poursuite vaine,
Meurent sans avoir vu leur Princesse lointaine !...

MELISSINDE

Combien, aussi, l'ont trop tôt vue, et trop longtemps,
Et ne meurent qu'après les jours désenchantants !
Ah ! mieux vaut repartir aussitôt qu'on arrive
Que de te voir faner, nouveauté de la rive !
Je garde du lointain, par lequel je te plus ;
Et tes yeux se fermant pour ne se rouvrir plus,
Tu me verras toujours, sans ombre à ma lumière,

Pour la première fois, toujours pour la première !

RUDEL

La princesse est venue ! Ô ma princesse, adieu !

MELISSINDE

Tout le ciel est en feu !

Vois, tu meurs d'une mort de prince et de poète,
Entre les bras rêvés ayant posé ta tête,
Dans l'amour, dans la grâce et dans la majesté ;
Tu meurs, béni de Dieu, sans l'importunité
Des sinistres objets, des cires et des fioles.
Ne fermez pas encor ses yeux, il me regarde.

BERTRAND

Oh ! pas cela, c'est trop !

MELISSINDE

Qui parle ainsi ?

BERTRAND

C'est trop !...

MELISSINDE

Vous, Bertrand ? Mais il faut renoncer, il le faut !
Du voile mensonger se déchire la trame.
Mon âme sut enfin s'occuper d'une autre âme,
Et je suis différente ; et du bien que j'ai fait,
Déjà s'atteste en moi le merveilleux effet !
Qu'étiez-vous, – rêve, amour, rose rouge ou lys blême,
Près de ce grand printemps qu'est l'oubli de soi-même ?
Afin que ce printemps, pour moi, soit éternel,
Je prendrai le sentier qui monte au Mont-Carmel !

BERTRAND

Hélas !

MELISSINDE

Votre œuvre ici, mariniers, se termine !
Mais pourquoi ces haillons et ces airs de famine ?
Mais il vous faut du pain, il vous faut des habits !
Je vous jette mon cœur parmi ces pierres pâles !
Les diamants vont pleuvoir, et les perles neiger !...
Allez, avec ces hommes
Combattre pour la Croix

TROPHIME

Pour la Croix ! Nous en sommes !
Nous brûlerons demain la glorieuse nef
Qui porta le poète.
Et nous suivrons ce chef !

BERTRAND

Et nous irons cueillir, sur le Tombeau, la Palme !

MELISSINDE

Adieu ! ne pleurez pas, – car je vais vers le calme.
Et je connais enfin quel est l'essentiel !...

TROPHIME

Oui, les grandes amours travaillent pour le ciel.